

JEAN PIC DE LA MIRANDOLE

*Neuf cents conclusions
philosophiques, cabalistiques et théologiques*

Édition établie, traduite du latin et présentée
par
BERTRAND SCHEFER

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

En couverture : schémas extraits d'une page manuscrite du *Compendium Artis Magnae et cabalisticae* de Jean Pic de la Mirandole. © Costa/Leemage.
© Éditions Allia, Paris, 1999, 2017.

CONCORDIA DISCORDS

PIC DE LA MIRANDOLE savait que l'harmonie et les progrès de son siècle n'étaient qu'une illusion. Le monde moderne s'ouvrait à peine et redécouvrait son héritage, créait de nouvelles sciences, étendait ses frontières. Tout s'étirait à l'infini, le passé s'enrichissait quotidiennement et faisait reculer toujours plus loin ses origines, le futur annonçait une perfection et un empire de l'homme sur la nature qui ne connaîtrait bientôt plus de limites. Mais tout se déchirait, les nations, les religions entre elles, et, dans un même État, le peuple, les princes, l'Église. On parlait encore de croisades au moment même où la foi "universelle" allait se diviser, ensanglantant toute l'Europe. Les conciles se multipliaient, chaque pas était une lutte.

Les savants et les idées s'accordaient mal, et la philosophie telle qu'on la pratiquait touchait à sa fin. Les écoles travaillaient comme des sectes, mais sans l'esprit des Grecs. Elles s'imposaient à force de querelles et d'autorité, dans des exercices qui faisaient vivre une scolastique sur un sol qui déjà n'était plus le sien. On commentait les commentateurs, on était thomiste, scotiste, averroïste, et chacun excluait l'autre, on ne pensait plus et l'enjeu des questions avait fini par échapper. L'apport des anciens textes grecs étendit peu à peu les perspectives, mais les traditions scolaires perduraient encore au milieu des nouvelles Académies. Les condamnations et les autodafés entamèrent alors un nouveau cycle, et le bûcher sur lequel se consumèrent les derniers exemplaires des *Neuf cents conclusions* annonçait déjà le sort réservé à Savonarole, Galilée et Giordano Bruno. Pour surmonter les divisions et les impasses, les derniers théologiens se réfugièrent dans un sectarisme dogmatique, et les premiers humanistes cherchèrent un recours dans la rhétorique, l'éloquence et les mythes. On ne fit que déplacer la question de la vérité dans celle du vraisemblable. Les discordes étaient

devenues contradictions et la contradiction engendrait l'exclusion. Il fallait accorder les unes et résoudre les autres.

Les *Neuf cents conclusions* créèrent le terrain où s'épanouissait la vision d'une ère nouvelle. Pour amorcer ce mouvement, Pic de la Mirandole avait imaginé organiser l'un des plus grands conciles philosophiques de tous les temps, qui réunirait à Rome d'éminents savants pour une discussion publique autour de "neuf cents thèses à débattre". Les Temps modernes devaient réexaminer leurs fondations et repenser la constitution du savoir qui définissait l'Occident. Il fallait remonter aux origines mêmes, et constater que les divergences étaient toujours proportionnelles à l'éloignement des sources. Toutes les oppositions devaient trouver une résolution dans leur origine, et l'on verrait ainsi comment les siècles s'étaient écartés de la voie unique, philosophique et religieuse, dans laquelle s'était initialement engagée l'humanité. Pic proposait une nouvelle façon d'entrer dans le monde de l'esprit pour pacifier et accorder la communauté des hommes. Mais il était nécessaire de commencer par savoir ce que l'on savait exactement pour resituer l'histoire et le sens du discours humain. L'entreprise était titanique : il fallut tout repenser pour s'assurer que la discorde n'était pas fondée dans les choses mêmes.

Une vie infinie ne suffirait sans doute pas à posséder et à manipuler toute cette science, à en saisir le sens, à en étudier chaque mot et chaque aspect. Pour se libérer du savoir, la nouvelle philosophie devait *conclure* sur le savoir. Pic de la Mirandole choisit la voie la plus radicale mais aussi la plus concise. Malgré sa légende, son œuvre n'accumule ni ne multiplie les idées et les doctrines, elle propose un modèle de pensée. La conclusion, par définition, portait à son terme le discours philosophique. Mais ce terme n'était pourtant pas une fin. Extraite du processus démonstratif et multipliée sans ordre apparent, elle produisait l'effet exactement inverse : le discours était pris en aval, au-delà de lui-même, et ouvrait un espace de connaissance qui n'avait déjà plus rien de commun et relevait directement de l'expérience philosophique.

L'entreprise est menée en deux temps. Un premier examen historique et généalogique retrace l'articulation des savoirs successivement transmis par les écoles et en fait apparaître les éléments concordants. Toute l'histoire de la philosophie s'étant décidée et divisée autour de Platon et d'Aristote, les doctrines les plus différentes dépendent les unes des autres et forment une chaîne quasi ininterrompue qu'il s'agit de reconstituer. Des liens de dépendance apparaissent : entre les principales écoles "modernes" et les philosophes arabes, qui transmirent la doctrine d'Aristote à l'Occident médiéval, entre ceux-ci et les premiers disciples grecs. De leur côté, les platoniciens hellénistiques ont commenté leur maître en multipliant les voies : métaphysique, théologique, mystique, magique. Ces derniers ont puisé à la source de cette ancienne sagesse dont Platon s'inspirait lui-même. Les *Neuf cents conclusions* retracent cette généalogie idéale qui unit Pythagore, Orphée, les Chaldéens, les Egyptiens, et s'étend jusqu'aux Hébreux. Tous les savoirs, à commencer par ceux des premiers maîtres, y trouveront une cohérence supérieure.

On pourrait toujours reprocher à cet impressionnant panorama un certain nombre de lacunes. Douze conclusions ne peuvent prétendre résumer la doctrine d'Avicenne, et le chapitre sur Plotin, par exemple, ne dit rien de la thèse majeure du philosophe sur la transcendance de l'Un. Mais le savoir est fini et il n'y a au milieu de cette prodigieuse érudition aucun souci d'exhaustivité réelle dans le traitement des textes, comme le titre de *Neuf cents conclusions* l'indique assez. La complétude, comme la science, n'est qu'un rêve ou, pour le dire autrement, est réellement relative. Visible dans ses traces, la concorde doctrinale doit pourtant s'extraire de la littéralité et ne pas chercher son sens dans "la surface des mots" responsable des divisions et des discordes. Il faut voir plus loin, aller dans la substance du langage et penser la possibilité d'une concorde originaire sur le mode spéculatif de la coïncidence.

Le terme de ce premier examen opère un déplacement d'une force exceptionnelle. La seule façon de saisir l'unité

du savoir, de rendre pensable son immensité, d'en dépasser les contradictions, consiste à penser le savoir lui-même sur un autre plan. La somme infinie des données encyclopédiques doit être restituable en termes philosophiques. Les conclusions réduisent tout à l'essentiel et, en premier lieu, le savoir à son expression métaphysique. Pic de la Mirandole impose une structure où le lecteur doit s'efforcer de passer du savoir donné au savoir en acte, réalisé par son énonciation. En ce sens, la seconde partie "originale" du livre *réalise* la première. Chaque conclusion est et engendre une nouvelle connaissance; toute connaissance nouvelle naissant d'une connaissance antérieure, la conclusion constitue un terme à partir duquel d'autres connaissances s'ouvrent et sont à nouveau possibles. Le poids du savoir déployé s'efface donc à mesure qu'il augmente, parce que le savoir recommence sans cesse et s'ouvre au moment même où on pensait qu'il s'arrêterait. L'édifice se construit tandis que l'échafaudage se défait. Le jeu réciproque des conclusions qui affluent par dizaines provoque un mouvement où toute anticipation du discours est proprement impossible. Nous sommes livrés à l'apparition des idées et toujours déjà devancés par elles. Ce savoir s'aventure au-delà de ce que nous savons déjà, et les idées saisies dans la surprise de leur confrontation annoncent la naissance des concepts. Libéré de la contrainte démonstrative, l'ordre du discours se laisse pénétrer par les actes de pensée qui accèdent et se lient à la totalité du monde connaissable. Pic de la Mirandole fonde toute sa composition "aléatoire" sur ce principe: dans une totalité, la partie n'est pas distincte en acte de sa propre totalité. La partie actualise à chaque instant sa totalité, la totalité existe en chacune de ses parties. Chaque idée, dès lors qu'elle est actualisée dans sa relation au tout pensable, pense l'ensemble de l'intelligible. La structure totale supporte chaque conclusion, et le blanc béant substitué aux articulations logiques donne à l'idée le temps de se défaire pour se recomposer.

Cette circulation interrompue de l'idée entraînée par le mouvement d'ensemble répond rigoureusement à l'idéal

d'une science non démonstrative. Le savoir ici à l'œuvre n'est déjà plus celui dont nous faisons l'expérience ici-bas, entravé par les disjonctions ou les exclusions. La logique ne traite que de prédicats ou d'accidents, elle est "pratique et matérielle". Les philosophes platoniciens avaient déjà tenté l'expérience d'une telle science non démonstrative. Ils appelaient "purification" l'attitude qui consistait, sans aucune autre étude ou investigation, à porter son regard vers les Idées, à les recueillir et les confronter. Contrairement à l'espace matériel et concret, qui se définit comme l'exclusion réciproque de ses parties, les intelligibles partagent le même "lieu", chaque idée est placée avec toutes les autres sans exclusion ni contradiction. Les contradictoires sont compatibles dans l'esprit et tout peut être uni à autre chose en restant soi-même.

C'est sur cette scène métaphysique que se joue l'essentiel des *Neuf cents conclusions*. Mais ce qu'il y a à chercher dans le fond est accessible dès la forme : il suffit de faire l'expérience de cette disposition aléatoire, de cette rencontre d'idées, pour atteindre un espace de langage où la partie est le tout et l'exprime en acte, où la pensée pense sans autre recours que les relations d'idées qu'elle provoque elle-même. La concorde se réalise dans l'acte même de la pensée. Et c'est précisément parce qu'elles ne démontrent rien mais confrontent l'esprit à son mouvement naturel que les conclusions peuvent espérer libérer la réalité de ses contradictions.

Il n'y a donc dans ce livre ni commencement ni fin, parce qu'il a déjà conclu, et cette conclusion n'est rien d'autre que le commencement d'une question sur l'objet perpétuel de la pensée. Entrer dans ce texte et en accepter l'exercice, c'est être à la fois "partout et nulle part", se situer et s'orienter au milieu d'un univers dont la somme des savoirs offre au philosophe cette même place que Dieu avait accordée à l'homme, le dernier jour de la création. L'homme apparaît et se voit dans un monde achevé qui dès lors revient sur lui-même : image de toutes choses mais ne possédant rien, libre d'aller "philosophant le long des

degrés de l'échelle, c'est-à-dire de la nature, pénétrant toutes choses depuis le centre jusqu'au centre". Pour agir pleinement, le livre doit restituer la plus exacte image du monde, à l'instant précis où l'homme y fut placé pour la première fois, en son centre, plongé au milieu des choses, pour en admirer la beauté, en mesurer la profondeur, en peser la raison.

Un nouveau pas est fait dans la nature. Pic de la Mirandole élargit l'horizon doctrinal et spéculatif du savoir pour atteindre l'expression de la réalité même. Non seulement le texte réalise la concorde dans le mouvement de la pensée, dans l'imitation du monde et l'apparition, à l'aune du livre, d'un *homo philosophus*, mais il porte cette soif de coïncidence et d'union jusque dans la langue. Les querelles entre nominalistes et réalistes avaient échoué à résoudre la question du langage et de la vérité. Les allégoristes avaient touché du doigt des images de la nature exprimées dans le Livre, mais en étaient restés à des conventions purement symboliques. La langue naturelle n'atteignait pas la langue de la nature. Les *Neufs cents conclusions* renouvelèrent l'idée d'une langue universelle, qui puisse aller au-delà des conventions et soit tout à la fois réellement naturelle, rationnelle et divine, selon chaque moment de la réalité. Trois hypothèses, qui ont fait la fortune du livre, portèrent tout le projet de la Renaissance. L'ouvrage qui conduisait l'expérience de la pensée à l'une de ses plus absolues extrémités s'achevait dans un horizon où la parole humaine pouvait enfin coïncider avec l'univers et la vie. La magie proposait, au moyen de signes et de paroles sans signification, une langue pratique agissant sur les forces et les liens de la nature. Les mathématiques reflétaient directement par leurs caractères la raison des choses, car les nombres sont des idées en soi. La langue hébraïque enfin, dont les lettres au-delà de toute convention humaine exprimaient dans la Cabale la réalité même, pouvait constituer la langue essentielle et créatrice dont l'humanité et la philosophie avaient besoin pour s'accorder au monde et le comprendre. De ces trois langues du monde, aucune n'a perduré.

Les mathématiques se sont imposées comme un outil de mesure restreint aux quantités, la magie et la Cabale ont continué à vivre tapies dans l'occultisme – les *Neuf cents conclusions* n'ont pas été discutées mais brûlées en place publique et personne ne réalisa jamais ici la concorde. Voilà qui n'entre sans doute plus dans l'horizon du livre, mais dans le nôtre, et c'est à ce que nous avons fait de lui que nous devons mesurer nos progrès.

BERTRAND SCHEFER

NOTE SUR L'AUTEUR ET LE TEXTE

JEAN PIC DE LA MIRANDOLE est né le 24 février 1463, dans le château des comtes de Mirandola et de Condordia, au nord-est de l'Italie, entre Parme et Pérouse. Le jour de sa naissance, on aperçut depuis la chambre où il fut mis au monde une boule de feu qui traversa le ciel, s'arrêta quelques instants dans les airs et disparut. On conclut de l'éclat du météore à la gloire et au génie du nouveau-né; la fulgurance de la comète indiquait une vie brève.

À dix-sept ans, il a déjà renoncé à une carrière juridique commencée trois ans plus tôt à Bologne, rencontré Politien et Benivieni à Florence, étudié la scolastique à Ferrare, Aristote et l'averroïsme à Padoue, appris à lire l'hébreu, l'arabe et les textes chaldaïques, et composé des sonnets. À vingt et un ans, il retourne à Florence, se lie aussitôt avec Laurent de Médicis et Marsile Ficin, qu'il exhorte à traduire Plotin. Impressionné par le jeune homme, Ficin répond immédiatement au vœu platonicien. Pour ses contemporains, Pic de la Mirandole est déjà le Phénix de son âge: le comte de Concordia est appelé Prince de la Concorde, et l'on joue sur le nom de Mirandola pour célébrer son admirable jeunesse (*mirandus juvenis*).

Il approfondit son étude des langues et des doctrines orientales en suivant l'enseignement de deux grands érudits, Elie del Medigo et Flavius Mithridate. Il dépense des fortunes considérables pour acquérir des livres rares ou inconnus et à vingt-trois ans sa bibliothèque passe déjà pour l'une des plus fameuses d'Europe. Après un séjour à Paris d'une année environ auprès des théologiens et des maîtres en Sorbonne, il revient à Florence et rédige en quelques semaines une première série de sept cents thèses philosophiques sur les sujets les plus divers: la logique, la physique, la métaphysique, les mathématiques, mais aussi des doctrines inconnues, des interprétations inédites magiques et cabalistiques. L'écriture et le style s'inspirent ouvertement des "philosophes de notre temps", les scolastiques latins. Pic refuse toute forme d'éloquence et s'applique à employer le langage "âpre mais vrai" de la philosophie. Un siècle plus tôt, Jean de Ripa avait rédigé une série de *conclusiones*, mais le projet original de Pic dépassait déjà toutes les formes traditionnelles de florilèges ou de sommes qui s'étaient multipliés à la fin du Moyen Âge.

Il part pour Rome le 8 mai 1486 dans l'espoir d'y soutenir ses thèses durant l'épiphanie au cours d'une grande *disputatio* publique sous l'égide

du pape. Dans son ardeur, Pic s'engage à organiser le concile à ses propres frais. Mais il s'arrête en chemin à Arezzo, où il tente d'arracher sa maîtresse des mains de Julien de Médicis, son mari, lors d'une visite impromptue qui tourne mal. La tentative d'enlèvement échoue. Blessé et capturé, il est emprisonné pendant quelques semaines. Laurent de Médicis intercède en sa faveur auprès de son cousin, et Pic rejoint Pérouse pour y soigner ses blessures. Ses maîtres en Cabale l'y retrouvent, mais la peste éclate dans la ville à l'automne 1486. Pic se réfugie à Fratta, non loin du domaine familial. Il y étudie nuit et jour pendant un mois et achève, à vingt-quatre ans, la rédaction des *Conclusions* et du *Discours sur la dignité de l'homme*, qui devait être prononcé en ouverture de la discussion. Deux cents thèses supplémentaires sont ajoutées en hommage au nombre mystique de la nature rationnelle selon la Cabale.

Après plus de six mois de pérégrinations, Pic de la Mirandole arrive finalement à Rome. Le 7 décembre 1486, le texte définitif des *Neuf cents conclusions* est imprimé dans l'officine romaine d'Eucharius Silber, alias Frank.

Le livre est reçu avec enthousiasme à Florence. Le maître de l'Académie platonicienne en personne se propose d'ajouter, en guise d'éloge, une conclusion supplémentaire à ce monument d'érudition pour démontrer que toute science est réminiscence "car, dit Ficin, il est bien évident que soutenir à son âge aussi facilement et aussi correctement des problèmes si nombreux et si importants relève plutôt de la réminiscence que de la connaissance acquise".

À Rome, l'audace du jeune philosophe déplaît et sa réputation agace. Comme Pic le redoutait, le grand débat public n'est pas autorisé. Le 20 février 1487, l'Église persiste en décidant de soumettre les thèses à examen. Sept conclusions sont jugées hétérodoxes, six douteuses¹. Résolu à signer un acte de soumission et à reformuler les treize thèses condamnées au mois de mars, il rédige pour sa défense une *Apologie* dédiée à Laurent de Médicis. Le pape, irrité, annonce bientôt son intention de faire comparaître le comte de la Mirandole devant un tribunal inquisitorial constitué par les évêques Jean de Tournai et Pietro da Cesena.

Le 4 août 1487, Innocent VIII publie la bulle *Etsi ex iniuncto nobis*, qui condamne les *Neuf cents conclusions*. Le livre est interdit. Déclaré

1. Ces thèses sont signalées dans la présente édition par un astérisque.

hérétique, Pic est excommunié. Il décide de fuir en France où il est arrêté sur ordre du pape puis envoyé et enfermé au donjon de Vincennes. L'affaire fait grand bruit; inquiet des mouvements de protestation suscités par cette arrestation à Paris et à Florence, le pape se décide à suspendre les poursuites sous la pression de Laurent de Médicis. Charles VIII libère Pic de la Mirandole, qui est autorisé à rejoindre Florence et à y demeurer.

Le procès commencé à Rome en 1487 se poursuit à Paris l'année suivante. En 1489, l'évêque espagnol Pedro Garcia, magister de la chapelle Sixtine, publie les *Determinationes magistrales contra Conclusiones apologetales Ioanni Pici Mirandulani Concordiae comitis*, consacrées à la réfutation des thèses condamnées et de l'*Apologie*. En 1491, un décret signé par Nicolo Franco, légat du pape, ordonne la destruction des *Neuf cents conclusions*. Les volumes sont brûlés à Venise en place publique durant deux semaines. Un an avant sa mort prématurée, le 13 juin 1493, Pic de la Mirandole bénéficie d'une ultime grâce. Le nouveau pape Alexandre VI publie un bref d'abolition *Omnium catholicum*¹.

ÉDITIONS

LE DESTIN tragique des *Neuf cents conclusions* a longtemps rendu l'œuvre très difficile d'accès. L'extrême rareté des éditions antérieures à 1557 (on ne connaît que trois incunables) s'explique en grande partie par l'interdiction et la destruction du texte. Mais de nombreuses difficultés exégétiques ont également altéré la compréhension et l'édition du texte au cours des siècles.

Nous remercions Jean-Marc Mandosio pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée lors de la révision du texte.

1486 : édition princeps, publiée à Rome, chez Eucharius Silber. Deux exemplaires connus.

1. Sur l'histoire du procès des Conclusions, cf. Dorez (L.) et Thuasne (L.), *Pic de la Mirandole en France (1485-1488)*, Paris, 1897 (contenant en appendice les comptes rendus officiels des travaux de la commission réunie par Innocent VIII, le texte du bref de 1487 et celui de l'engagement signé par Pic cinq mois plus tard); Biondi (A.), "La doppia inchiesta sulle 'Conclusiones' e le traversie romane di Pico nel 1487", in Garfagnini (G.C.) éd., *Giovanni Pico della Mirandola. Convegno internazionale di studi nel cinquecentesimo anniversario della morte (1494-1994)*, Florence, 1997, vol. I, p. 197-212. On se reportera également à la bibliographie située en fin de volume.

1487: réimpression clandestine de l'édition princeps, publiée à Ingolstadt, chez Lescher.

1532: *Conclusiones nongentæ, in omni genere scientiarum quas olim Jo. Picus Mirandula Romæ disputandas proposuit*, [Nuremberg], Johann Petrejus. Cette édition est accompagnée de l'*Apologia* de Pic et du *Panepistemon* d'Ange Politien.

1557: *Conclusiones nongentæ...*, in *Joannis Pici Mirandulæ omnia quæ extant opera...* *His omnibus nuper addite fuerunt Conclusiones, quas ipse, dum viveret, maxima omnium laude tueri conatus est*, Venise, chez Hieronymus Scotus. On considère généralement l'édition vénitienne comme la première édition des *Opera* de Pic où figure le texte des Conclusions.

1557: *Joannis Pici Mirandulæ v. c. Conclusiones DCCCC, quas olim Romæ disputandas exhibuit*, in *Opera Johannis Pici, Mirandulæ Concordiæque Comitibus*, Bâle, officina Henricpetrina, fol. 63-113. Pour des raisons que nous ignorons, l'édition de Bâle a systématiquement omis, pour le seul texte *Neuf cents conclusions*, les termes grecs et hébreux en les signalant par un blanc, d'une façon d'autant plus singulière que l'on trouve imprimé en fin de volume le texte complet du *De arte cabalistica* de Johann Reuchlin.

1572-1573: réimpression de l'édition bâloise de 1557. Même foliotage.

1601: dernière réimpression bâloise. Le texte, recomposé, comporte quelques leçons et occupe désormais les folios 42-72 du premier volume consacré aux œuvres de Jean Pic. Le deuxième volume contient les œuvres de son neveu Jean-François.

1619: Nicolas Hill, *Philosophia epicurea*, publiée à Genève, où le texte des Conclusions est reproduit en appendice. On signale généralement ce volume comme la dernière impression connue du texte de Pic.

Les éditions du XVI^e siècle dépendent de toute évidence chronologiquement les unes des autres et comportent peu de différences. L'édition de Bâle, plusieurs fois réimprimée, et la plus souvent citée, nous a paru devoir être la base de notre travail.

Il existe enfin deux éditions partielles des *Neuf cents conclusions*:

1559-1569: la première série de conclusions cabalistiques et les conclusions 28 et 29 de la deuxième série sont reproduites avec les riches commentaires d'Archangelo da Borgonovo: *Cabalistarum selectoria obscuraque dogmata a Joanne Pico ex eorum commentationibus pridem excerpta ab Archangelo Burgonovensiis*, Venise.

1618: Les cinquante-cinq conclusions selon Proclus ont été reproduites à la fin de l'édition princeps de la *Théologie platonicienne* de Proclus: *Procli*

successoris Platonici In Platonis theologiam libri sex, Hambourg, chez Aemilius Portus.

Il faut donc noter que les Conclusions ne figurent pas dans les *Opera omnia* de Pic publiées à Bologne (1496), Venise (1498), Strasbourg (1504, 1505, 1506, 1519, 1557) et Paris (1517). Par ailleurs, le texte n'apparaît pas dans l'édition critique des œuvres de Pic entreprise par Eugenio Garin (Florence, 1942, 1946, 1952).

1973 : *Conclusiones sive Theses DCCCC, Romæ anno 1486, publice disputandæ, sed non admisæ*, texte établi par Bohan Kieszkowski d'après le ms. d'Erlangen et l'*editio princeps*, collationnés avec les manuscrits de Vienne et de Munich, Genève. Si cette édition contient de nombreux et précieux renseignements sur les Conclusions, malheureusement, outre une absence de clarté, un nombre important d'erreurs y ont rendu le texte peu fiable et par endroits inintelligible. L'apparat critique est lui aussi parfois fautif et lacunaire. En outre, le choix d'une édition effectuée à partir du manuscrit d'Erlangen (les trois autres manuscrits connus sont postérieurs à 1486) en tant que source originale du texte de Pic a été mis en cause par P. O. Kristeller et E. Garin (voir notamment, E. Garin, "Un nuovo libro su Giovanni Pico della Mirandola", *Belfagor*, XL, 1985, p. 343). La majeure partie de ces erreurs, relevée par la critique, a été minutieusement signalée par José V. De Pina Martins, *Jean Pic de la Mirandole. Un portrait inconnu de l'humaniste. Une édition très rare de ses "Conclusiones"*, Paris, 1976, pp. 43-82. Ce travail systématique de correction grammaticale, syntaxique, orthographique et typographique rétablit en outre trois conclusions manquantes dans le texte donné par Kieszkowski. José V. De Pina Martins appuie sa lecture sur les éditions du XVI^e siècle (et particulièrement l'édition de 1532), majoritairement unanimes dans les leçons.

1994 : *Conclusiones cabalisticæ*, éd. et trad. P. E. Fornaciari, Milan. Édition des seules thèses cabalistiques.

1995 : *Conclusiones nongentæ. Le novecento Tesi dell'anno 1486*, édition Albano Biondi, Florence. Cette édition, accompagnée d'une traduction italienne, fournit un texte sans justification critique. Là encore, un certain nombre de coquilles et d'oublis altérant la compréhension (il manque notamment une conclusion) empêchent le texte d'être entièrement fiable. En outre, la traduction, parfois éclairante et parfois problématique, visiblement effectuée d'après l'édition de Bâle, est par moments en désaccord avec le texte latin proposé.